

Comment sortir de la culture de la violence ?

Charles Rojzman

Vouloir la paix, c'est facile, mais installer une culture de paix, ça c'est difficile, parce que ça va engager aussi notre responsabilité personnelle et notre travail dans la société. C'est donc beaucoup plus difficile.

Depuis 15 ans, je travaille dans les quartiers populaires en France – dans ce qu'on appelle les quartiers de banlieue. Je travaille sur deux axes. Tout d'abord avec mon équipe, je forme les personnels qui travaillent dans ces endroits : les personnels des institutions sociales, les policiers, les travailleurs sociaux, les magistrats, les élus et des habitants sur les questions de violence, de conflits, de confrontations difficiles qui sont la règle dans beaucoup d'endroits aujourd'hui. Et puis je crée des groupes de projets : des groupes de travail qui réunissent des personnes très différentes et très antagonistes, c'est-à-dire que je peux faire travailler ensemble des habitants qui sont des électeurs du Front national, des habitants immigrés ou d'origine immigrée, des policiers, des jeunes... avec comme but de créer de l'intelligence collective – j'expliquerai en quoi cela consiste – et surtout de créer de l'information circulante entre des gens qui n'échangent plus aucune information, parce qu'ils sont séparés par des peurs, des haines, des préjugés et des méfiances, et qui fait qu'il n'y a plus cette intelligence collective dont nous avons tellement besoin aujourd'hui.

Je pense que l'humanité a toujours été partagée entre, d'un côté des tendances à l'amour, la compassion, la non-violence, le dialogue, la paix, la sociabilité ... et d'un autre côté des tendances à la guerre, la haine, l'égoïsme, l'avidité, l'exploitation, l'esclavage, le sadisme (qui consiste à considérer l'autre comme un objet, comme un non-humain que l'on va chercher à posséder, à humilier, à contrôler..). Ces deux tendances ont toujours existé dans l'humanité depuis toujours à des degrés différents, selon les époques. Ce qu'il faut aussi comprendre, c'est que cette ambivalence entre l'amour et la haine, elle existe en nous également : elle n'existe pas que chez les autres. Et si nous voulons comprendre cette ambivalence, il faut arriver à la comprendre en nous-mêmes. Il est très important de comprendre comment nous pouvons basculer dans cette ambivalence, comment on peut faire basculer dans une culture de paix,

Pourquoi n'arrive-t-on pas à faire mieux ? Pourquoi, depuis des millénaires on essaie, on travaille, mais on n'arrive pas vraiment à sortir de cette culture de haine et de guerre qui a longtemps déchiré l'humanité, et qui, a été extrêmement présente tout au long du XX^e siècle ? Pour deux raisons à mon avis : d'abord à cause de notre tendance à peupler le monde de croquemitaines, à penser qu'il y a des tyrans et non pas la tyrannie – à ne pas voir que la tyrannie, elle est aussi présente en nous-mêmes – en ce qui concerne ce qui se passe au niveau international, à voir d'un côté des méchants Israéliens, des méchants Russes, ou des méchants Serbes, des méchants Américains ou des méchants islamistes – selon les cas – et à voir de l'autre côté d'innocentes victimes palestiniennes, bosniaques, tchétoches, kosovars, voir des dominants et des dominés, des menaçants et des menacés... Cette vision des choses nous empêche d'arriver à la paix parce que chacun se voit la véritable victime, la personne véritablement menacée. Deuxième raison, on a trop tendance à séparer le développement individuel du développement collectif, c'est-à-dire qu'on a à certain moment voulu changer l'individu mais on n'a pas suffisamment pensé qu'en même temps, il fallait transformer les institutions, réformer les structures sociales. On a, soit essayé de développer des individus, soit essayé de développer des structures pour plus de liberté

et plus d'égalité, mais on a rarement essayé d'articuler les deux ensemble. Transformer les institutions c'est important parce que les institutions ont leur propre logique, et elles sont souvent pathogènes. Si je prends exemple de l'Education, le fonctionnement de l'éducation aujourd'hui ou celui de la délégation politique, ce qu'on appelle la société de consommation, ce qu'on appelle la société du spectacle, ce qu'on appelle une société dirigée par le profit, la destruction de l'environnement, tout cela a une influence sur nous. Tous ces systèmes existent et ont une influence sur les individus qui sont soumis à un certain nombre de conditionnements. Donc, ce que je vous propose, c'est de essayer de ne pas rester dans la bonne volonté impuissante et de ne pas être soumis au risque de l'intolérance, c'est-à-dire la tentation que nous avons tous de faire partie du camp du bien, du camp des justes, pas de créer des groupes séparés du reste mais qui ont l'impression d'être les seuls à travailler à la paix, alors que les autres sont dans la guerre et dans la violence.

Deux choses pour parvenir à réfléchir à ces questions là : la première, pourquoi cette existence d'une culture de violence dans l'humanité. Il est important de comprendre en profondeur les raisons de cette culture de la haine, les raisons de ça va nous permettre de trouver des moyens d'action, et je pense que nous avons besoin de sortir de l'impuissance face à ces phénomènes. Alors rapidement, ce que j'ai compris : presque toujours lorsqu'il y a des conflits, des relations difficiles, c'est qu'il y a derrière des peurs, toujours les mêmes : peur d'être agressé, d'être rejeté, peur de l'inconnu et du non-sens, peur de manquer. J'ai compris que ces peurs avaient pour origine les passions. L'être humain n'est pas un être rationnel, uniquement de besoins. S'il ne s'occupait que de ses besoins de base, ses besoins de subsistance par exemple, ou des besoins de protection ou des besoins d'information, l'être humain arriverait à peu près à s'organiser, et à faire en sorte que chacun puisse trouver satisfaction de ses besoins. Mais l'être humain est un être d'angoisse, un être qui a conscience de la mort, un être qui peut être soumis aux peurs, des peurs fantasmagiques et réelles et ces besoins vont se transformer en passions. La passion, c'est un moyen de combattre la peur. Si je prends par exemple, la peur de manquer, le besoin de subsistance se transforme souvent en passion de la richesse. Donc la richesse est une des passions qui anime les sociétés humaines. Le besoin de protection (l'être humain a besoin de se protéger des intempéries, des animaux sauvages...) : un moyen de calmer ce besoin, c'est la passion de pouvoir. La troisième passion, c'est la passion de l'amour, et la quatrième passion c'est la passion du sens, c'est-à-dire que l'être humain va essayer de trouver un sens à sa vie et d'organiser toutes ces informations en un sens, et ces quatre passions la richesse, le sens le pouvoir, et l'amour vont mener le monde. Jusqu'ici tout va bien, on peut penser que ces passions vont mener le monde dans un sens positif, vers la coopération. Elles sont à l'origine de toutes les grandes œuvres scientifiques, techniques, artistiques de l'humanité. mais ces passions peuvent devenir folles et les peurs qui sont derrière peuvent augmenter énormément et aboutir à ce que les êtres humains n'arrivent plus à vivre ensemble. Il y a des peurs de base – peur de manquer, d'être agressé, de l'inconnu, d'être rejeté. Le rôle de l'environnement est très important. L'être humain a besoin d'avoir un environnement qui le stimule qui lui donne des repères, de la sécurité, qui lui donne de l'amour... on sait bien par exemple qu'un enfant qui ne reçoit pas suffisamment d'amour, de repères, de stimulations est un enfant qui ira très mal et qui aura du mal à aller vers les autres ... ça peut aller quelquefois jusqu'à la folie. Ce rôle de l'environnement, c'est aussi l'environnement social, et l'environnement social peut renforcer les peurs ou au contraire calmer cette angoisse, calmer ces peurs. Si les peurs sont calmées, cela va favoriser la sociabilité, le développement de l'intelligence, de l'affectivité, donc la paix et la coopération. Donc ça c'est un rôle important de la famille mais aussi des institutions sociales. Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui et pourquoi ce retour de la violence au niveau international mais aussi dans la vie quotidienne – dans les banlieues on va monter une violence plus grande que par exemple il y a 5 ou 10 ans. Il y a simplement que les peurs augmentent, l'insécurité augmente et celle-ci n'est pas seulement dans la vie quotidienne, nous vivons à un moment où la peur de l'inconnu augmente où les contacts

entre des personnes qui ont des normes et des valeurs différents se multiplient et où les malentendus, les incompréhensions, les paranoïas peuvent naître de ce manque de connaissance des uns et des autres et de ces normes, de ces valeurs qui apparaissent différentes. Deuxième peur qui augmente, c'est la peur de la dévalorisation : beaucoup d'êtres humains aujourd'hui se sentent dévalorisés et inutiles socialement, beaucoup ont une impression d'impuissance, l'impression de ne pouvoir peser – y compris dans la vie quotidienne – beaucoup n'ont pas de travail bien sûr mais surtout n'ont pas d'activité réellement sociale. Cela va donner un grand sentiment de vide et d'impuissance. et puis aussi beaucoup de solitude, qui naît du fait que beaucoup de liens anciens se sont distendus ou cassés : liens sociaux, familiaux, les rapports nouveaux entre hommes et femmes, les familles, les clans, tout cela est en train de changer très vite. Le développement de la mondialisation, les identités qu'on n'arrive plus bien à discerner. Et puis enfin la question de l'autorité. nous sortons d'une société qui reposait sur le principe de l'autorité pour arriver à une société qui repose davantage sur le principe de l'efficacité. Ce principe d'autorité était simple : il y avait là-haut des chefs, des pères, qui avaient le monopole du savoir et qui le délivraient contre une certaine soumission. En échange de cette soumission, il y avait une certaine forme de sécurité. Aujourd'hui cette autorité – qui étaient celle des parents, des responsables hiérarchiques dans les institutions – est beaucoup moins légitime ; elle est beaucoup plus incertaine. Elle n'a plus le monopole de la formation. Dans les quartiers de banlieue, les enfants savent des choses que leurs parents ne savent pas : ils savent lire et écrire alors que leurs parents ne le savent pas. Dans les institutions, je travaille avec des policiers qui détiennent des informations qui ne sont pas transmises. Nous avons aujourd'hui une remise en question de l'autorité, il y a aujourd'hui une grande demande de remise en cause, de discussion, de dialogue. Mais nos systèmes ne sont pas adaptés, nos institutions fonctionnent toujours de façon extrêmement pyramidale, cloisonnée. Il en résulte une espèce de désarroi qui se traduit par beaucoup de violence. La société est devenue très complexe et ne peut pas vraiment gérer d'en haut. Le problème est qu'il n'y a pas aujourd'hui de formation à la participation qui devient nécessaire, et de formation à la discussion, au dialogue et la plupart des gens vivent de plus en plus avec la conviction qu'ils ne sont pas responsables de leurs actes, qu'ils sont un peu comme des enfants et que ce sont les « grands » là-haut, qui sont les responsables. Tout cela engendre beaucoup de violence. Parce que beaucoup d'impuissance, beaucoup de dévalorisation, beaucoup de solitude qui va se traduire par un certain nombre de maladies sociales : des dépressions (on sait bien à quel point la dépression est très répandue), beaucoup de sociopathie, c'est-à-dire des formes d'égoïsme social où chacun agit en fonction de ses intérêts et de la satisfaction de ses besoins immédiats et de ses pulsions au détriment des autres, et des formes de paranoïa où chacun se sent victime des autres et à l'impression que les malheurs viennent toujours soit de là-haut, soit d'à côté, soit d'en bas, en tous cas qu'il n'est pas responsable. Tout cela dit rapidement je voudrais surtout insister sur comment faire ? Comment agir à partir de cette compréhension ?

Je vous le rappelle, l'être humain est ambivalent : il a autant tendance à la sociabilité qu'au repli et à l'exploitation, la peur de l'autre. Ces tendances sont renforcées par notre éducation – dans la famille ou dans notre société.

Comment faire pour créer un environnement qui soit favorable à la paix, favorable à la non-violence ? Il y a des expériences qui sont citées par Erich Fromm dans un livre que je vous recommande – *la passion de détruire*. Il raconte que lorsqu'on met des rats dans un environnement enrichi avec des stimulations positives, on constate que la matière grise de leurs cerveaux augmente. Je l'ai constaté personnellement en travaillant avec des agents de terrain : agents de police, gardiens d'immeubles, jeunes violents, électeurs du FN etc. ; j'ai remarqué que lorsqu'on crée un autre environnement, les personnes changent. Les gens deviennent intelligents. Les marques de bêtise, de peur et de haine tombent ; derrière vous trouvez des gens intelligents, prêts à la coopération, prêts à faire des projets ensemble. Qu'est-ce qui se passe ? L'être humain a

la possibilité à tout moment – pas seulement dans l'enfance – dans un climat favorable de développer son intelligence, y compris en faisant croître son cerveau et en développant ses capacités de sociabilité et de coopération. Alors comment créer cet environnement favorable à la paix ? Le premier point, c'est le pouvoir : donner du pouvoir et retrouver du pouvoir, le deuxième point c'est la valorisation, et le troisième point, c'est le lien, et le quatrième, c'est acquérir une sécurité intérieure.

Créer des liens, créer des rencontres : c'est effectivement très important. Il faut recréer des liens avec des gens qui n'ont pas les mêmes normes, les mêmes valeurs que nous. Le danger, c'est de créer des liens avec des gens qui ne nous font pas peur, des gens qui sont comme nous, qui partagent les mêmes idées, et de créer ainsi des clans, opposés à d'autres clans perçus comme mauvais, ou fourbes, déloyaux, violents... Aujourd'hui les gens se rassemblent, de plus en plus sur des bases ethniques, malheureusement, parce que c'est plus rassurant d'être avec des gens qui nous ressemblent. Il n'existe actuellement pas de structures qui mettent cela en place. Les regroupements se font à partir de la bonne volonté des gens. Ça ne suffit. Il faudrait donc qu'il y ait des institutions qui mettent cela en place. Ensuite, il nous faut faire l'apprentissage du conflit : on ne sait pas vivre dans le conflit. Or le conflit, c'est quelque chose de positif, c'est le contraire de la violence. Il y a de la violence parce que le conflit n'est pas possible. Or aujourd'hui, nous sommes dans des sociétés de conflits, par exemple dans les institutions, entre la base et le sommet. Ce n'est pas possible d'accepter que le haut décide, et qu'en bas on exécute : ça ne fonctionne plus. Il y a des expériences partagées, des informations partagées. Et puis il y a un manque de confiance dans les élites en général, tout simplement. On voit donc bien que ce conflit est devenu nécessaire. Il est devenu aussi nécessaire pour apprendre à parler et à communiquer avec des gens qui ne pensent pas comme nous. Mais le problème, c'est que ce conflit doit s'apprendre, parce que cela, nous ne savons pas. L'essentiel de mon travail dans les institutions, c'est de leur apprendre le conflit. Travailler à partir du symptôme de la violence : or la violence, il faut la décoder : c'est du conflit qui n'a pas la possibilité de se dire. Donc ça veut dire qu'il faut être capable d'entendre cette violence, de la transformer en conflit, d'accepter la remise en cause, car l'autorité ne fonctionne plus. On ne pourra demander à des agents de police par exemple, d'accepter d'être remis en cause par des jeunes de quartier, ce qui est le cas aujourd'hui. Vous savez, on n'est plus dans un système où le jeune de quartier baisse les yeux devant un policier parce qu'il est en face de la loi et de l'autorité ; le policier lui-même ne baisse pas les yeux en face de son commissaire : il n'a pas la possibilité comme le jeune de lui cracher à la figure mais dans sa tête ; il le fait... (Si vous voyiez la haine des gens de terrain pour leurs responsables qui leur paraissent complètement déconnectés !...) Il y a un vrai travail d'apprentissage du conflit que doivent faire les gens de terrain, mais que doivent faire aussi les responsables. Il y a là un chantier immense. Nous pouvons apprendre aussi dans notre vie quotidienne à vivre avec le conflit, et à ne pas le considérer comme une valeur négative.

Deuxième chose très importante, le pouvoir. Le pouvoir ne peut venir que du sens de notre responsabilité personnelle. Lorsqu'on n'est pas responsable, lorsqu'on se sent victime des autres, on n'a pas de pouvoir. On n'a qu'un pouvoir négatif, le pouvoir de nuire, un pouvoir de rébellion, mais pas de pouvoir positif. Il est donc très important d'apprendre à retrouver le sens de sa responsabilité et de faire un véritable travail de connaissance de soi, c'est-à-dire connaître le mal en nous. Au lieu de se persuader que le mal c'est toujours les autres, apprenons à connaître notre violence, apprenons à voir comment notre avidité s'exerce dans nos rapports avec les autres. A ce moment-là, nous aurons du pouvoir, car nous avons du pouvoir mais nous ne le prenons pas. Du côté des institutions, c'est vrai qu'il est important de faire ce que j'essaie de faire moi-même sur le terrain : donner du pouvoir à ceux qui n'en ont pas. Des gens qui sont tout en bas de l'échelle hiérarchique acquièrent le pouvoir de faire des propositions, de dire voilà ce que nous voulons, voilà comment pourraient se faire les choses, de retrouver une véritable démocratie.

Car nous sommes bien dans une démocratie – par opposition à une dictature – mais une démocratie faible (les individus n’y ont pas de réel pouvoir sur leur vie).

Erich Fromm parlait également de tendance « nécrophile » (vers la destruction et la mort) et de tendance « biophile » (vers la vie et l’amour). Moi je pense que ces tendances biophiles dépendent des circonstances, des rencontres. Je pense que les individus réellement nécrophiles sont très minoritaires, mais que ceux-ci peuvent devenir des chefs, des tortionnaires, des acolytes de chefs et dans certaines situations ils peuvent devenir dangereux, entraîner d’autres personnes avec eux... Il est donc très important de faire un travail de prévention de la violence, et de voir les conditions qui la favorisent, de travailler à calmer les angoisses, le sentiment d’impuissance et le sentiment de vide qui vont être générateurs de violence. Ce sont des individus vides, qui se sentent sans vie à l’intérieur d’eux-mêmes qui sont tentés par le sadisme, parce que le sadisme et la violence sont des moyens de vibrer, d’avoir des émotions et d’avoir du pouvoir. Plus nous vivrons dans des sociétés qui diffusent du vide et de l’impuissance, plus les êtres qui y vivent seront tentés par la violence qui est une réponse. Le problème n’est pas la violence, le problème c’est le vide et l’impuissance.

Nous devons dans notre vie quelle part de responsabilité nous avons, nous devons aussi travailler au changement des institutions. Sortir du manichéisme et voir que par nos conditionnements et notre histoire personnelle, nous sommes tous « mouillés » et que le changement n’est pas de remplacer des tyrans par d’autres tyrans comme cela a déjà été tenté au cours du XXème siècle, en croyant se battre pour créer un royaume du bien sur la terre (on a vu ce que ça a donné), il s’agit de battre la tyrannie où elle se trouve à tous les niveaux, et aussi à l’intérieur de nous et à l’intérieur des institutions : l’Education, l’Ecole, le système politique, le travail social, toutes ces institutions qui ne fonctionnent plus très bien et ont besoin de grands changements..

Charles Rojzman